

YVONNE ODDON

Sur les camps de déportées

Suivi de deux souvenirs plus tardifs et de
Rapport sur mon activité de résistance 1940-1941

IDEM • VELLE



AC • IDEM • NOLLE

ÉDITIONS ALLIA

16, RUE CHARLEMAGNE, PARIS IV^e

2021

La présente conférence a été prononcée le 28 juin 1945 au
Muséum National d'Histoire naturelle à Paris.
© Éditions Allia, Paris, 2021.

JE n'ai pas l'intention de faire une véritable conférence et j'espère que vous voudrez bien m'en excuser. L'expérience que j'ai faite est peut-être encore trop fraîche dans mon esprit pour que je puisse l'exposer sous une forme synthétique et objective; j'en parlerai donc un peu à bâtons rompus tout en regrettant que ce cadre un peu solennel ne permette guère les interruptions, car j'aurais préféré répondre à vos questions. Je crains en effet que ce témoignage individuel ne vous apporte pas grand-chose sur un sujet que la presse, la radio, le cinéma, vulgarisent chaque jour davantage; sans omettre des conférences comme celle que vous venez d'entendre, auxquelles il me paraît difficile de prétendre ajouter quoi que ce soit. Je m'excuse aussi de vous parler d'abord des *prisons* et de ce que l'on a nommé, à tort, le "régime de forteresse". Je n'ai vécu en effet que six mois dans les camps, pour un an de détention au secret et trois ans de travaux forcés en cellule.

Je n'étais du reste pas destinée à partir dans un camp: les condamnées à mort, en

principe, ne quittaient pas leur cellule, ne travaillaient pas dans les Kommandos extérieurs, ne devaient soi-disant pas travailler dans les usines de guerre.

C'est pourquoi, lorsqu'en automne 1944 les SS firent installer une usine de masques à gaz dans la prison de Cottbus, les prisonnières politiques françaises et belges refusèrent d'y travailler et furent envoyées à Ravensbrück, tandis qu'à Jauer leurs camarades placées dans des conditions analogues, étaient punies de plusieurs mois de cachot avec une ration alimentaire réduite de moitié.

Je ne sais pas quel a pu être le nombre des Françaises condamnées à mort, peut-être ne dépassait-il pas cinq cents. Nous finissions, de prison en prison, par nous connaître toutes, au moins de nom ou de réputation, parce que nous étions en général groupées et jouissions d'un régime spécial.

Nous étions en quelque sorte membres d'honneur de cette catégorie des *N.N.*, ou prisonnières politiques de l'espèce dangereuse. On nous apprend plus tard que cela signifiait "Nacht und Nebel", nuit et brouillard; rien en effet ne traduisait mieux notre situation.

Les règlements concernant les condamnés à mort ont varié suivant les époques. Certaines de mes camarades arrêtées un an après moi, en 1942, et quelques-unes en 1943, subirent les effets d'un nouveau régime : elles eurent *les menottes* nuit et jour pendant une durée de quatre à huit mois. Ceci notamment dans les prisons de Cologne et de Cottbus. Quant à nous, simplement considérées comme prisonnières de la Wehrmacht en suspension d'exécution, nous fûmes envoyées dans le plus sévère établissement de *travaux forcés*, à Anrath, près de Krefeld, et mises au régime des prisonnières de droit commun et des récidivistes.

Nous n'avions pas, et nous n'eûmes jamais, le droit de recevoir des lettres et des paquets.

Le directeur de la prison était, paraît-il, un SS chargé de l'administration politique de la circonscription. Tout porte à le croire : son sadisme envers les prisonnières, qu'il n'hésitait pas à frapper ou à faire frapper devant lui, qu'il privait de nourriture, faisait promener au froid, en vêtements légers dès le lever du jour, etc. Sa vénalité aussi, car le ravitaillement de la prison passait incontestablement au marché noir, ainsi que les matières premières

destinées aux ateliers de travail. Ceci explique sans doute pourquoi nous n'étions pas harcelées pour le travail : ce qui n'était pas "organisé" (signification proprement nazie, du terme "organiziert") par la Direction, était saboté par les ouvrières. Il ne restait pas grand-chose.

Les prisons de Lübeck et de Cottbus où nous fîmes d'assez longs séjours, étaient un peu plus raisonnables en ce qui concerne la discipline et la nourriture. Il fallut cependant en 1944 recourir parfois à des expédients pour ne pas trop souffrir de la faim : déterrer en cachette les betteraves fourragères du jardin, prospector les tas d'ordures de la cour, tout ceci au risque d'être privées de la soupe quotidienne, ou, moindre mal, de passer quelques nuits au cachot.

Les travaux de couture, de broderie, de tissage, de tricot etc. étaient en général effectués en cellule. Il y avait d'autre part des ateliers de couture à la machine, de tressage de joncs ou de feuilles de maïs, etc.

On travaillait de dix à douze heures par jour, le plus souvent dans de mauvaises conditions d'hygiène.

En réalité le travail effectif était de moindre durée. Peu de prisonnières (mais il est déjà fort triste qu'il y en ait eu) se laissaient toucher par l'appât des suppléments de nourriture qui récompensaient le travail bien fait, le zèle, le rendement supérieur à la moyenne exigée.

Notre installation matérielle était précaire; le nombre de prisonnières par cellule d'une personne, variait de trois à sept ou à huit. Des paillasses par terre, peu d'air, en général peu d'eau pour se laver, parfois de la vermine, et toujours ces éternels barreaux, ces portes munies de multiples verrous et du trou ou guichet, par lesquels on nous espionnait sans cesse.

Les ressources intellectuelles étaient rares ou nulles. Il fallut plusieurs mois pour obtenir des livres en français (la plupart, les meilleurs peut-être, envoyés par la Croix-Rouge de Belgique). Les bibliothèques de prisons étaient toujours fort bien organisées et largement pourvues d'ouvrages en allemand, donnant bien entendu une place de choix aux livres de propagande.

Mais nous n'avions ni le temps ni les moyens d'étudier sérieusement la langue allemande;

peu d'entre nous eurent le privilège de garder dans leur cellule livres d'études, papier et crayons.

La conscience du temps perdu était donc un tourment de plus, et nous vivions jour après jour dans l'attente d'une délivrance dont nous n'osions plus suspecter la date. La sirène des alertes, toujours accueillie par des cris de joie, rompait seule la monotonie des heures.

Les rêves d'avenir flottaient dans l'incertitude, et nous sentions le danger des méditations trop exclusivement tournées vers le passé. Que faire d'un présent sans consistance ? Il fut peuplé de contrastes : la vue de nos barreaux nous incitait aux voyages, nous rêvions de beaux paysages, de rochers immenses ou de plaines sans limites ; la privation de tout confort nous faisait bâtir et démolir sans cesse de nouvelles installations : que de plans d'appartements tracés et remaniés sur les murs ou sur les tables...

Enfin et surtout, que d'excellents repas préparés et dégustés ensemble – véritable conspiration pour tromper nos esprits hantés par la faim.

Peut-être est-il peu d'entre nous, homme ou femme, dans les camps comme dans les

prisons, qui n'auront rapporté d'Allemagne au moins le souvenir d'une bonne recette de cuisine...

Hélas, dès que nous étions installées dans notre vie de prison, avec un semblant d'organisation et quelque apparence de vie sociale (clandestine, bien entendu), il fallait partir vers d'autres prisons inconnues, se séparer de ses amies, de tous les petits objets qui constituaient nos possessions terrestres et que nous dissimulions dans nos paillasses ou les creux des murs.

Il fallait surtout abandonner nos sources de nouvelles, notre "radio-prison" organisée au prix de tant d'efforts et tant de ruses dangereuses : la corruption des surveillants susceptibles d'abandonner quelque journal dans une cellule, l'agence de traduction des articles, les longues ficelles qui permettaient, la nuit, d'acheminer de fenêtre en fenêtre les communiqués et les cartes patiemment recopiées – toutes ces heures d'angoisse payées au centuple par la satisfaction d'enregistrer les défaites ennemies qui jaillissaient comme l'eau de roche entre les lignes des communiqués allemands.

La privation de nouvelles exactes, comme la diffusion de fausses nouvelles (la plupart du temps d'origine allemande) ont constitué l'épreuve la plus accablante, la plus cruelle, pendant ces années de prison.

Lorsque nous devions, pour une raison ou pour une autre, réorganiser notre système de renseignements et rester plusieurs mois sans contacts avec le monde extérieur, la situation devenait pour nous critique : le moral baissait, les malades ne savaient plus réagir, les pessimistes donnaient libre cours à leur imagination, les nerveuses s'exaspéraient et les résignées tombaient malades.

Cet état de choses ne simplifiait pas la vie de cellule, qui, avec sa promiscuité ininterrompue, les inévitables querelles entre cohabitantes que ne rapprochait souvent aucune affinité, posait à elle seule suffisamment de problèmes. Tout compte fait, elle constituait certainement l'école de patience la plus complète que l'on puisse imaginer, permettait de découvrir des milieux humains que l'on soupçonnait à peine, des recoins de l'âme qui ne se dévoilent jamais, des extrêmes, dans la grandeur comme dans la bassesse.

Il restait pourtant encore quelque chose, chez ces prisonnières exilées, de l'état d'esprit qui régnait dans les prisons de Paris, dites "préventives", et dont la presse clandestine vous entretenait quelquefois. La période héroïque où l'on se devait et l'on devait à d'autres de conquérir et de garder la pleine possession de soi-même, où l'atmosphère était toute de fierté, de courage sans forfanterie, avec la pensée mais non la hantise de la mort, une mort sans faiblesse, sans misère, sans cette désagrégation physique et morale que tant d'entre nous devaient connaître, plus tard, dans les camps.

Nous nous sentions encore fortes, encore imprégnées de cet esprit de résistance et de solidarité; assez fortes pour braver nos gardiennes nazies et organiser certaines manifestations nationales comme ce fameux 14 juillet 1944 à la prison de Cottbus.

Nous connaissions la servitude matérielle, que nous avions apprise à préférer à la servitude totale de nos geôlières, mais nous étions encore dans l'ignorance de ce que peut être l'esclavage abject des camps SS; nous avions faim, sans que cela ne devienne une torture, et